



© Beth Gotardo

TON PERE

Thomas Quillardet/Christophe Honoré

Le Trident – Le Vox
Du 5 au 7 mai | Théâtre
Tout public dès 15 ans

Mar 5 & jeu 7 | 20h30 • Mer 6 | 19h30

Ouverture de billetterie le 21 septembre
Tarif B

Artiste associé

Parcours Thomas Quillardet (*L'histoire du rock par Raphaèle Bouchard + Ton père*)
= 2 spectacles pour 33€

D'après le roman de Christophe Honoré

Édité aux éditions Mercure de France

Mise en scène **Thomas Quillardet**

Avec **Thomas Blanchard** et **Claire Catherine, Morgane el Ayoubi, Cyril Metzger** et **Etienne Toqué**

Assistante à la mise en scène **Titiane Barthel**

Scénographie **Lisa Navarro**

Costumes **Marie La Rocca**

Régie générale **Titouan Lechevallier**

Régie lumière **Lauriane Duvignaud**

CREATION DU 5 AU 7 MAI 2020

AU TRIDENT, SCÈNE NATIONALE DE CHERBOURG-EN-COTENTIN

Production : 8 avril. **Coproductions** : La Comédie de Reims - CDN, Le Trident - Scène nationale de Cherbourg-en-Cotentin, Théâtre de la Cité - CDN Toulouse Occitanie, Le Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines – Scène Nationale, Le Théâtre de Chelles, Le Gallia - Scène conventionnée de Saintes, Le Pont des Arts - Centre culturel de Cesson-Sévigné. **Soutiens** : Le Théâtre de Vanves. Avec le dispositif d'insertion de l'ÉCOLE DU NORD, soutenu par la Région Hauts-de-France et le Ministère de la Culture.

Durée environ 1h30

«J'ai commencé à lire ce livre de Christophe Honoré en décembre 2017. Après sa lecture, je l'ai immédiatement contacté pour lui proposer de l'adapter au théâtre.

J'y ai vu un récit simple et poétique où ce qui est dit conjure la peur d'être différent, les doutes qu'une société corsetée installe dans les imaginaires de chacun.

Le récit est rapide, construit comme une intrigue policière, ce qui est un défi théâtral tout à fait stimulant. Cette narration très précise et haletante suit aussi les méandres de l'intime, du rêve, du désir, de la peur, de l'envie, du souvenir. Ce qui fait de *Ton père* un récit riche, complexe et nuancé oscillant sans cesse entre des puissances de vie et les assauts du réel.

Ce livre ne prend jamais les contours du manifeste.

C'est un livre qui doute d'abord et qui s'affirme ensuite.

J'aime les doutes du narrateur.

J'aime quand il se souvient de son adolescence en Bretagne. Et de ses premiers désirs. De sa maladresse qu'il arrive à transformer en assurance.

J'aime la tendresse qui se dégage de ce récit.

Mais j'aime aussi son absence de complaisance.

J'aime voir ce père qui est père mais qui vit sa vie d'homme.

J'aime voir un homme qui ne lâche rien de ce qu'il aime.

J'aime voir un homme qui vacille et qui écrit qu'il vacille.

Ton père est un spectacle sur le doute. Comment agir quand la société nous renvoie que nous sommes douteux ? Qui doute de qui ?

Ton père est un spectacle sur l'héritage. Comment se construit notre histoire intérieure et que transmet-on à nos enfants ? Que fait-on de nos souvenirs ? Où se logent-ils ?

C'est un spectacle qui interroge la famille, la filiation, la figure du père (plus largement celle des parents) et les choix de chacun.

Pour reprendre le titre du film de Jean-Luc Godard, c'est un récit qui invite à « vivre sa vie ».

Thomas Quillardet – Janvier 2019

L'histoire

« Je m'appelle Christophe et j'étais déjà assez âgé quand un enfant est entré dans ma chambre avec un papier à la main. »

Avec cette première phrase, Christophe Honoré nous invite dans l'autoportrait romancé d'un homme d'aujourd'hui, qui lui ressemble mais qui n'est pas tout à fait lui. Dans notre spectacle il sera le narrateur, nommé Christophe. Mais nous gommerons toutes les références trop personnelles (comme sa profession, des références à son âge ou son corps).

Cet homme vit à Paris avec sa fille de dix ans. Sur le papier que cette dernière a trouvé épinglé à la porte de son appartement, des mots griffonnés au feutre noir : « Guerre et Paix : contrepèterie douteuse ». Très vite, tout s'emballe. Qui a écrit ces mots ? Qui le soupçonne d'être un mauvais père ? Peut-on être gay et père ? Le livre nous conduit soudain dans tous les recoins d'une vie mais aussi au cœur de l'adolescence – en Bretagne, avec la découverte du désir, des filles, des garçons, du plaisir, de la drague.

Nous suivrons, tout au long du spectacle, un homme qui plonge dans sa mémoire intime, qui cherche des indices parfois très anciens, dans sa propre enfance, puis au cœur de l'adolescence en Bretagne. Comme pour rassembler les bouts de son puzzle intime.

Ce texte de Christophe Honoré est à la fois puissant et énigmatique, d'une merveilleuse liberté.

Extraits

« (...) Le blouson de ma fille sentait le froid et le dehors. Nos mains se sont touchées. Ma fille avait les ongles sales. Intuition du papier. S'emparer au ralenti du billet... J'ai grimacé. Une série de petites grimaces ont signifié qu'il m'était difficile de déchiffrer une écriture aussi... -

C'est quoi cette écriture de cochon ? - « Guerre et Paix : contrepèterie douteuse. » Ma fille a lu ça avec sérieux. Insistant sur le « teuse » de « douteuse ». Puis petit mouvement de tête vers moi. Haussement d'épaules. Elle a demandé ce qu'était une contrepèterie. Mes poumons ont pris chaud brusquement. Je me suis penché vers la fenêtre. Les persiennes laissaient tomber une lumière bleue où j'ai retourné le billet dans tous les sens. Pourquoi avoir punaisé ce billet sur ma porte ? Pourquoi ne pas le glisser au-dessous ? Pourquoi s'attacher à l'afficher ?

Pourquoi ce désir de proclamer ce que l'on a tenu à me dire ? Mais tenait-on à me dire quelque chose ou plutôt à me signaler ? Cette blague était plus communiquée que partagée.

A-t-on craint que je la dissimule et que je la taise, cette blague qu'on me faisait ? Était-ce si important de la montrer au grand jour qu'on ait fait le choix de la placarder ? J'ai réfléchi à la punaise. À l'organisation que cela réclame. On ne se promène pas avec des punaises dans les poches. L'affaire a été préméditée. Quelqu'un a su où j'habitais et a décidé de m'écrire ça et a fouillé dans un tiroir et parmi cent choses a débusqué une boîte de punaises ou plus possiblement une punaise solitaire et oubliée là depuis un temps indéterminable. (...) »

« Je réalise aujourd'hui que j'ai vécu des heures de solitude, de nuit totale. Nous sommes le vingt et un février, il pleut, c'est la fin de l'après-midi, ma fille est dans sa chambre et je m'efforce d'écrire ce que j'ai fait hier après avoir poursuivi un blouson de velours beige dans les rues du troisième arrondissement et c'est encore dans un état perplexe, comme ces périodes instables qui succèdent à de très courts sommeils et où on est incapable de distinguer ce qui fut vécu de ce qui fut rêvé. J'aimerais être honnête, rendre compte avec précision de mes actes, mais je suis impuissant à exprimer les idées insensées qui me firent alors rester debout, agir, persévérer. »

« J'écris seize ans et voilà que ma mémoire s'emballe. Les pages s'amassent, comme si je n'étais jamais sorti de ma chambre de lycéen, qu'elle demeurait le seul endroit exact de ma vie. Il n'est pas inutile de se souvenir, pas désagréable de leurrer, croire que la mémoire n'invente rien, mais je sais que cela ne m'aidera pas à résoudre mes soucis d'homme punaisé.

Toutes les adolescences se ressemblent, qu'on les envisage d'un ton paradeur ou geignard, elles disent toutes l'obsession sexuelle, le désœuvrement, l'amitié et l'existence par morceaux. La mienne s'est jouée entre un cimetière et des corps remplis d'alcool, elle fut souvent immobile et sinistre, souvent alerte et vicieuse. C'était une adolescence bretonne, orpheline, hétérosexuelle, homosexuelle soit. Elle était aussi enthousiaste. »

Quelques premières pistes...

Le spectacle, plus j'y travaille et plus j'en suis convaincu, a pour objet **la mise en scène de nos solitudes**. Le couple, le sentiment amoureux, ou pire « les nouveaux modèles de société » comme on dit, ne sont pas les sujets du spectacle. Ils sont, au mieux, les révélateurs d'une histoire.

Quelle vie intérieure nous permet l'autre ? C'est par le prisme du doute et d'une société qui accuse que ces questions sont posées dans *Ton Père*. Notre projet met les êtres face à face. **Un être face à la société dans laquelle il vit. Ou plutôt la société face à lui.**

Dans notre scénographie l'acteur est au centre. Le narrateur cherche le regard de l'autre pour prendre la parole pour les autres. Pour ceux qui ne pourraient pas ou qui n'oseraient pas. Par peur, par lâcheté, parce que la société leur a trop dit qu'il ne fallait pas sortir du cadre. Notre personnage est visible et assumé. Il occupe le centre et ne le lâchera plus.

J'aimerais créer une présence évidente, affirmée pour mieux montrer les affres de l'intrusion qu'il va subir.

« Nous vivons accompagnés d'une punaise » : c'est une phrase du roman qui marque cette intrusion. Tout commence par une punaise, pourrait-on dire. Le mot qui guide les premiers instants de recherche de la création de *Ton Père* est donc l'intrusion. Une question que je me pose : **comment montrer l'apparition du doute dans un cerveau ?**

Un cerveau envahi est une image très concrète pour le théâtre. Comment cela pourrait-il se manifester dans notre spectacle ? A mon avis en assumant d'abord les errances de la parole. Celle qui trébuche, qui digresse.

Adapter *Ton Père* au théâtre, c'est mettre en valeur l'acteur (Thomas Blanchard). Sculpter avec lui la chose à dire. La parole n'exprime pas la subjectivité intime de l'être, elle exprime la vérité sociale, juridique ou morale à laquelle il se réfère.

Dans ce récit, on fabule pour parler indirectement du monde. Nous devons donc débusquer la « vraie parole », non pas psychologique mais politique. **C'est notre rapport au monde qui sera questionné, avec humour**, avec la légèreté qui convient lorsqu'on le prend véritablement au sérieux. C'est là le « trait dansant » le plus caractéristique de notre travail. C'est ce décalage, cette légère distance ironique, qui nous ramène au théâtre.

Dans notre spectacle, il y aura du suspense. Une tension dramatique, une énigme à résoudre. Il y a bien une histoire. Il est question de succession de points de vue, de confrontations et de discours, mais aussi de résistance. Nous voulons savoir qui est le fauteur de trouble, celui (ou celle) qui attaque. De solution, de sortie facile il n'y en a jamais. La narration est sans cesse suspendue. La structure est traversée par un rythme syncopé, qui peut parfois s'égarer comme la pensée. Mais ne perd jamais son fil narratif.

Et c'est avec ce fil (ce suspense) que nous pouvons inviter les spectateurs à nous suivre.

Très tôt, un espace en quadrifrontal s'est imposé à nous. L'envie de créer une communauté d'hommes et de femmes qui écoutent ce texte. Et aussi de rendre visible cette communauté. De la faire exister bien plus que dans un rapport frontal. Acteurs ou spectateurs : tout le monde se voit. Cette parole ne doit pas être assenée ou « sachante ».

Elle doit se partager. Rencontrer l'autre. Avec une forme de simplicité dans l'adresse.

Avec Lisa Navarro nous essayons de créer un espace où l'on se sent bien, où l'on a envie d'écouter. **Nous pensons cet espace comme un dispositif d'écoute.** Par de petits artifices (accessoire, zones de lumières, meuble imaginaire multifonctions), nous aurons à cœur de théâtraliser notre espace et de lui inventer de petites surprises qui viendront surprendre le spectateur et vivifier son écoute.

Un acteur entre dans cet espace dénudé et fragile. Il va raconter son histoire au public. Au début, il n'y a presque rien. C'est après vingt minutes que les autres acteurs entrent dans le dispositif et déséquilibrent le système établi. Ils sont assis avec les spectateurs. On entend des bribes de dialogues qui permettent de se représenter des territoires. **Par les dialogues, les accents, les grains de voix nous allons créer des lieux** (l'école, la Bretagne, la maison familiale). C'est la situation qui fait décor.



Entretien avec Christophe Honoré

(*Libération* du 15 septembre 2017)

Pourquoi parler maintenant de votre paternité gay ? L'enfant est là depuis douze ans...

Je suis un écrivain lent. Et peut-être que j'ai attendu que ma fille soit plus solidement constituée avant de me lancer dans ce livre-là. Durant ces douze ans, j'ai travaillé à un autre roman, et le projet de cet autoportrait m'est aussi apparu comme un moyen d'échapper à la débâcle de ce livre que je n'ai pas su faire exister. Et puis il y a eu la folie de la Manif pour tous, tous ces gens qui défilent dans la rue pour protéger les enfants des homosexuels, pour clamer que j'étais avec d'autres une menace pour les enfants, ce fut d'une violence inouïe, inédite. C'est à cette période qu'on est venu punaiser ce mot («*Guerre et paix : contrepèterie doutaise*») sur ma porte. L'actualité a fait effraction chez moi, et il est devenu urgent de prendre la parole, d'élever la voix. Mais je n'ai pas cherché à le faire de manière vindicative, partisane.

On dirait même que le militantisme vous pose problème...

Je suis tout à fait en accord et solidaire des combats LGBT. En revanche, je doute souvent que lorsque je m'exprime en tant qu'homosexuel, d'autres homosexuels se sentent représentés par moi... Il y a une histoire des écrivains homosexuels qui parlent à la première personne dans la littérature : *le Livre blanc* de Cocteau, *Corydon* de Gide, et puis les livres d'Hervé Guibert ou Edmund White... La dernière fois que les écrivains homos ont pris la parole, c'était en lien avec la terreur et la détresse du sida. Des récits de combat contre la mort. Cette génération a disparu et il n'y a pas eu de transmission avec la suivante à laquelle j'appartiens. Quand je suis arrivé à Paris en 1995, mes modèles sensuels et intellectuels étaient tous morts du sida, de Koltès à Demy, Daney, Mapplethorpe... Je ressens encore aujourd'hui très fortement l'absence de leurs œuvres. Alors que nous ne sommes plus au temps de ce premier sida, que ce n'est plus l'homosexualité qui est condamnée par la loi mais l'homophobie, j'ai voulu prendre le relais, me charger du témoin et, avec ce livre, faire entendre une nouvelle parole à la première personne. Aux modèles qui m'ont précédé, j'ai voulu ajouter ma figure de père, celle qui me rend si menaçant aux yeux de certains.

La règle serait toujours : les homosexuels font ce qu'ils veulent mais pas d'enfant ?

L'homosexualité semble vous éjecter hors du groupe des gens respectables et responsables à qui l'on peut confier le soin de la reproduction de l'espèce. Pourtant, être homosexuel ne veut pas dire être stérile. J'appartiens à un milieu parisien, culturel, où l'homophobie s'exprime rarement de manière spontanée. Il n'empêche, cette double identité de père et d'homosexuel reste étrange pour beaucoup, et compromettante. Comme si on ne s'était pas encore débarrassé de la confusion entre homosexualité et pédophilie : il y a toujours un soupçon. D'autant plus quand vous êtes artiste. Ce soupçon de pédophilie touche moins l'homosexualité féminine il me semble, mais quand vous êtes père et homosexuel affiché, vous êtes toujours perçu comme le loup dans la bergerie. Cela ne concerne pas que votre enfant, cela concerne aussi les enfants des autres.

Au-delà de ce soupçon, vous mettez en lumière tous ces indices qui traduisent un malaise vis-à-vis de la parentalité gay...

En tant que père et gay, vous êtes traître à deux causes. A celle des homosexuels comme à celle des hétérosexuels. Cette double identité vous place sur une frontière. Vous avez l'impression que vous devez toujours montrer vos papiers à chaque fois que vous allez vers l'un ou vers l'autre.

Quand vous dites au parent d'un élève ami de votre enfant qu' *«il peut venir passer un week-end à la maison»*, vous vous apercevez que certains ne viendront jamais passer un week-end à la maison. Ils répondent : *« Votre fille n'a qu'à venir.»* De l'autre côté, le fait que vous ayez un enfant, c'est comme si vous vouliez réintégrer l'hétérosexualité, comme si votre homosexualité n'était pas réellement assumée. Il y a un petit côté collabo, «choisis ton camp camarade». Certains de vos amants s'imaginent que vous êtes un pédé honteux, que vous avez une femme... «Non, non, c'est ma fille.» Comme si ce n'était pas votre fille !

Vous abandonnez très vite l'explication, vous n'avez pas envie d'être un objet de curiosité. Heureusement, ces phénomènes de mise à l'écart ne sont pas si fréquents, ni provoqués par tous. Mais ils finissent par vous faire vaciller. Ils exercent sur vous une domination, un pouvoir sournois et néfaste qui remet en cause votre liberté.

Ce livre raconte et montre. Il revendique une place ?

Je me suis longtemps aveuglé. J'ai refusé de voir les signes du quotidien, on a tendance à se dire «c'est rien». On n'est pas en Tchétchénie. Et puis on finit par se demander pourquoi on se refuse à voir le mal qu'on peut nous faire. Pourquoi ai-je traité à la légère des choses qui finalement racontaient une brutalité, une violence injustifiée qui m'était faite ? Et quel serait le sens de mon silence si en tant qu'artiste, je continuais d'éviter ce sujet qui touche ma vie intime. Ce livre s'appelle *Ton Père*, mais il ne s'adresse pas à ma fille. Ce n'est pas devant ma fille que je viens me présenter. C'est devant les autres.

Il ne s'agit pas de témoigner de ma propre vie, mais de tenir ma place.

Le livre est un autoportrait fictionné. En quoi la fiction est-elle fortement liée à l'expérience gay ? Quand vous parlez du projet avec la mère de votre fille, vous écrivez «on écrit une nouvelle fiction» ?

L'expérience homosexuelle est souvent liée au mensonge lors de l'enfance et de l'adolescence. Mais je m'estime privilégié d'appartenir à une génération qui, si elle s'est cachée, n'en avait pas l'obligation.

Néanmoins, quand vous ne faites pas partie de l'unanimité, vous êtes contraints d'échapper au récit collectif, cet imaginaire qu'on vous fait passer pour la vraie vie, les fiancées, les mariages, les enfants...

Comme vous vous savez inapte à être un héros de cette vie vraie, vous ne pouvez que vous inventer une vie fausse. En débutant ce livre, je savais que je m'engageais dans un récit où la sincérité devait régner. Mais au fil des chapitres, je me suis permis de faire advenir la fiction. Pour moi, il y a une grande différence entre s'écrire soi et se raconter. Je ne voulais pas me raconter, je voulais me retrouver dans l'écriture. Je ne suis pas sûr d'être moins vrai dans les passages qui sont d'ordre plus fictionnels que dans les passages qui concernent des faits personnels et avérés. A quel moment dit-on vrai ? Cela nous arrive constamment de vivre des situations où l'on se pense d'une grande authenticité et finalement c'est juste qu'on se conforme à une idée de soi qui nous séduit. Et parfois on a l'impression d'être à côté de soi et on réalise que finalement c'est là qu'on est vrai.

Comment s'est construit votre désir de paternité alors qu'à l'époque, il y avait très peu de modèles imaginaires ou sociaux disponibles ?

Je l'ignore. Je ne me souviens pas avoir croisé de père homosexuel qui serait apparu pour moi comme un exemple victorieux. En revanche, je n'ai pas oublié qu'adolescent, alors que je commençais à vivre joyeusement mon homosexualité, j'étais aussi obsédé par le désir de faire des enfants. Je ne sais pas comment je n'ai pas renoncé. Dans les romans ou au cinéma, je n'ai pas l'impression qu'on croise beaucoup de personnages de pères homosexuels. Je n'en ai aucun en

tête. C'est d'ailleurs fou que tous ces gens de la Manif pour tous soient prêts à descendre dans la rue pour sauver la société de ces horribles personnages qui n'existent même pas dans la fiction ! On voit bien que cela touche à un point de peur, de fantasme, sans référence aucune.

De quelle manière le sida a-t-il touché votre génération ?

Il nous a privés de nos pères sensuels, de nos grands frères aimés. J'appartiens à une génération d'artistes homosexuels qui, lorsqu'ils se retournent vers le proche passé, ne peuvent parler qu'à des morts. Il me semble que cet horizon de tombeaux est très sensible, notamment au cinéma. Je le ressens chez Ozon, Morel, Chiha, Rodriguez... Nos films portent le manque de ceux dont nous n'avons pas pu nous faire aimer. Pour ceux qui ont eu 20 ans à la fin des années 80, la sexualité était mêlée à l'avertissement : l'autre est un danger de mort pour toi. Au moment où on devait viser une autonomie idéale, s'échapper de la sphère familiale, s'ouvrir au monde, nous avons été élevés avec l'idée qu'il fallait se méfier de l'autre. On ne peut pas se contraindre à une sexualité du préservatif durant quinze ans sans que cela soit traumatique. La prudence était le mot d'ordre de ma génération, une prudence nécessaire mais violente, un ordre, or faire un enfant appartient à l'imprudience absolue. Il m'a fallu me débarrasser du préservatif pour débiter cette histoire-là. J'en ai été terrifié. Le préservatif était lié pour moi à l'espoir de rester en vie. J'ai dû lutter pour admettre que m'en passer ne signifierait pas propager la mort.

Avoir un enfant, était-ce aussi un moyen de lutter contre cette mort omniprésente ?

Peut-être, oui. La manière légère mais acharnée que j'avais de réclamer à mes copines d'adolescence : *«Tu ne veux pas faire un enfant ?»* C'était, oui, peut-être une forme de prévention absurde contre la maladie. Bêtement peut-être, me rêver père était une manière d'échapper à ce destin tragique qui semblait frapper tout jeune homosexuel à l'époque. Depuis la Bretagne, je me rêvais père et artiste homosexuel. Je désirais m'inscrire dans la généalogie de mes idoles. Certainement que la mort de mon père lorsque j'avais 15 ans n'était pas étrangère à ce besoin de filiation. Je pouvais me raconter des choses intenable, que mon père était mort pour échapper à son fils homosexuel, et son absence me permettait désormais de me trouver d'autres pères, qui seraient moins effrayés par moi. Et désormais, j'ai une fille. Est-ce qu'un jour, à ses yeux, je paraîtra effrayant comme je l'ai été aux yeux de mon père ? J'espère avec ce livre avoir conjuré cette peur-là.

Christophe Honoré

Adolescent cinéphile, Christophe Honoré suit des études de Lettres Modernes et de cinéma en Bretagne. Il monte à Paris en 1995, année de la publication de *Tout contre Leo*, son premier livre pour enfants, un genre dans lequel il se fait un nom, en abordant des thèmes jusqu'alors tabous (le sida, l'homoparentalité). Également auteur de romans "adultes" salués par la critique (*L'Infamille*, *La Douceur*) et dramaturge, il réalise en 2000 son premier court métrage, *Nous deux*, et collabore au scénario des *Filles ne savent pas nager*.

A la fin des années 90, Christophe Honoré signe dans les Cahiers du Cinéma des textes polémiques dont le héros est un dénommé Roland Cassard, clin d'œil à un personnage-clé de l'œuvre de Demy.

On retrouve cette référence au réalisateur de *Lola* dans le titre de son premier long métrage, *Dix-sept fois Cécile Cassard*, sorti en 2002. Portrait éclaté d'une femme en deuil, ce premier opus éclairé par la présence de Béatrice Dalle est projeté au Festival de Cannes dans le cadre de la section Un Certain regard. Coscénariste pour Jean-Pierre Limosin (*Novo*) ou Gaël Morel (*Le Clan*, *Après lui*), Honoré relève le défi de porter à l'écran *Ma mère*, roman réputé inadaptable de *Bataille*, avec, dans le rôle d'une femme qui initie son fils à la débauche, la téméraire Isabelle Huppert.

La relation fraternelle, thème-fétiche de l'écrivain Honoré, est au cœur de *Dans Paris*, troisième long métrage léger et mélancolique, au parfum Nouvelle Vague, avec Romain Duris et Louis Garrel.

Le film fait un tabac à la Quinzaine des Réalisateurs en 2006. Fort de ce succès, le cinéaste s'attelle sans tarder à un projet audacieux, *Les Chansons d'amour* (2007), une comédie musicale avec son acteur fétiche Louis Garrel, entouré de Ludivine Sagnier et Clotilde Hesme -cette fois, en course pour la Palme d'or. Prolifique, il tourne ensuite *La Belle personne* (2008), transposition de *La Princesse de Clèves* de nos jours, dans un lycée du XVI^e arrondissement. Au moment où ce film, initialement destiné au petit écran, sort en salles -et est présenté à San Sebastian-, Honoré tourne déjà son opus suivant, dans sa Bretagne natale, *Non ma fille, tu n'iras pas danser* avec Chiara Mastroianni, qu'il retrouve deux ans plus tard pour son drame *Homme au bain*, aux côtés de l'acteur de films pornographiques gays, François Sagat.

Après avoir écrit le scénario de la comédie *Let My People Go !*, réalisé par Mikael Buch, il retrouve une nouvelle fois ses acteurs fétiches (Louis Garrel, Chiara Mastroianni, Ludivine Sagnier), accompagnés par Catherine Deneuve, pour tourner son nouveau film musical, *Les Bien-aimés*. Présenté en clôture du festival de Cannes 2011, ce film, bercé par les compositions musicales d'Alex Beaupain, présente les amours d'une mère et de sa fille, entre le Paris des années 60 au Londres d'aujourd'hui.

En 2018, il signe *Plaire, aimer et courir vite*, en compétition au Festival de Cannes.

Thomas Quillardet – Metteur en scène

Son premier spectacle, *les Quatre Jumelles* de Copi est joué à Agiktat (Paris) en 2004. Il organise en novembre 2005 le festival *Teatro em Obras* au Théâtre de la Cité Internationale et au Théâtre Mouffetard dans le cadre de l'année du Brésil. Il s'agissait d'un cycle de douze lectures de jeunes dramaturges brésiliens et de la mise en scène de *Le Baiser sur l'Asphalte* de Nelson Rodrigues.

En 2006, il rejoint le collectif Jakart et Mugiscué. Le collectif est basé dans la région Limousin où il est associé au Treize Arches- Théâtre de Brive et au Théâtre de L'Union- CDN du Limousin jusqu'en 2014.

- En 2007, il monte à Rio de Janeiro et à Curitiba un diptyque de Copi avec des acteurs brésiliens: *Le Frigo* et *Loretta Strong* grâce à la bourse Villa Médicis hors les murs.
- En 2008, il met en scène, *Le Repas* de Valère Novarina au Théâtre de l'Union à Limoges et à La Maison de la Poésie à Paris.
- En 2009, dans le cadre de l'année de la France au Brésil, il crée au SESC Copacabana (Rio de Janeiro) *L'Atelier Volant* de Valère Novarina avec des acteurs brésiliens.
- En 2010, il met en scène avec Jeanne Candel *Villegiature*, d'après Carlo Goldoni au Théâtre de l'Union à Limoges et au Théâtre de Vanves qui fera une tournée pendant quatre saisons.
- En 2012, *Les Autonautes de la Cosmoroute* d'après Julio Cortazar et Carol Dunlop est joué à La Colline- Théâtre National et au CDN de Limoges.
- *Les Trois Petits Cochons*, au Studio Théâtre de la Comédie- Française. (2012)
- *L'Histoire du Rock* par Raphaèle Bouchard joué, entre autres, à la Scène Nationale de Gap et au Théâtre Monfort (Paris) en 2013.
- *Nus Féroces et Anthropophages* mis en scène avec Marcio Abreu et Pierre Pradinas en 2014 et joué au Festival de Curitiba (Brésil), Ardanthé (Vanves) et Carreau du Temple à Paris.
- *A geladeira*, de Copi au SESC Copacabana à Rio de Janeiro (Brésil) en 2015.

En 2015, il crée une nouvelle compagnie 8 avril et monte les spectacles suivants : *Montagne* à la scène nationale de Gap et en tournée au Japon (Kinosaki Onsen et Tokyo) en 2016 ; *Où les coeurs s'éprennent* d'après Eric Rohmer à la Scène nationale de St Nazaire et au Théâtre de la Bastille (Paris) et en tournée et *Tristesse et joie dans la vie des girafes* de Tiago Rodrigues au Festival d'Avignon 2017.

En 2018, il adapte et met en scène avec Marie Rémond : *Cataract Valley*, d'après la nouvelle *Camp Cataract* de Jane Bowles, spectacle qui sera repris à l'Odéon-Théâtre de l'Europe en mai 2019 et *Le Voyage de G. Mastorna* d'après Fellini à la comédie française.

En 2019, il s'engage dans la re-création de *L'Histoire du Rock* par Raphaèle Bouchard avec La Comédie de Reims, CDN. En 2020, deux nouvelles créations : *L'Encyclopédie des Super-héros* (avec le Théâtre du Sartrouville – CDN) spectacle à partir de 9 ans et *Ton père*.

Membre du comité lusophone de la Maison Antoine Vitez, Thomas Quillardet traduit des pièces brésiliennes et portugaises, notamment les auteurs Marcio Abreu, Tiago Rodrigues, Joana Craveiro ou encore Gonçalo Waddington.

Thomas Quillardet est artiste associé au Trident – Scène Nationale de Cherbourg-en-Cotentin, à la Comédie de Reims – CDN, au Théâtre de Chelles et au Pont des arts de Cesson-Sévigné. Il est aussi artiste invité au Théâtre de Sartrouville et des Yvelines - CDN et artiste complice au Théâtre de Vanves. 8 AVRIL est soutenue par la DRAC ILE-DE-FRANCE – Ministère de la culture au titre du conventionnement.

THOMAS BLANCHARD comédien

Il a été formé au Conservatoire national supérieur d'art dramatique (promotion 2001) dans la classe de J. Lassalle puis de D. Mesgusch.

Il a joué sous la direction de Philippe Adrien dans *Arcadia* de T. Stoppard, de Jacques Lassalle dans *La vie de Galilée* de B. Brecht et *Il Campiello* de C. Goldoni, de Jacques Weber dans *Cyrano de Bergerac* d'E. Rostand, de Jean-Yves Ruf dans *Comme il vous plaira* de W. Shakespeare, de Piotr Fomenko dans *La forêt* d'Alexandre Ostrovski, de Muriel Mayette dans *Le conte d'hiver* de W. Shakespeare et *Le Retour au désert* de B-M Koltès, de Marcel Bozonnet dans *Tartuffe* de Molière, de Bruno Bayen dans *Les Provinciales* de B. Pascal, de Christophe Rauck dans *Coeur ardent* d'Ostrovski, de Marion Guerrero dans *Orgueil, poursuite et décapitations* de Marion Aubert, de Laurent Brethome dans *Bérénice* de J. Racine, de Jean-Louis Benoit dans *Amour noir* de Courteline, de L. Gutmann dans *Le Prince* d'après Machiavel, d'H. Soulié dans *Un Batman dans ta tête* de David Léon, de Mathieu Bauer dans *The Haunting Melody*, de V. Macaigne dans *Je suis un Pays*, de T. Condemine et O. Martin-Salvan dans *Andromaque* de J. Racine et joué avec O. Martin-Salvan en création collective dans *Ubu* d'après *Ubu sur la butte* d'A. Jarry.

Il a mis en scène *La Cabale des dévots* de M. Boulgakov (MC93 Bobigny), *Jeanne Darc* de Nathalie Quintane au Point Éphémère (Paris) et au Festival la Mousson d'été, *Fumiers* adaptation d'un épisode de l'émission *Striptease* (Quartz SN de Brest) puis repris au Théâtre du Rond-Point en 2016, et en co-mise en scène avec Sébastien Betbeder *La terre entière sera ton ennemie* d'après *Watership Down* de Richard Adams (Quartz SN de Brest).

Au cinéma, il a tourné avec Noémie Lvovsky dans *La vie ne me fait pas peur*, Jérôme Levy dans *Bon plan*, Bertrand Bonello dans *Le Pornographe*, François Armanet dans *La bande du Drugstore*, Alain Guiraudie dans *Pas de repos pour les braves*, Yves Angelo dans *Les âmes grises*, Emmanuel Bourdieu dans *Les amitiés maléfiques*, François Magal dans *Une épopée*, Mikhaël Hers dans *Memory Lane*, Daniel Sicard dans *Drift Away*, Ulrich Kolher dans *La maladie du sommeil*, Anne Le Ny dans *Cornouaille*, Solveig Anspach dans *Queen of Montreuil* et *Lulu Femme nue*, Sébastien Betbeder dans *2 Automnes 3 Hivers* et *Le Voyage au Groenland*, d'Antoine Cuypers dans *Préjudice*, Emmanuel Mouret dans *Caprice*, Christelle Lheureux dans *La Terre penche*, Amélie Van Elbmt dans *Drôle de Père*, Philip Scheffner dans *Place de l'Europe* et Quentin Dupieux dans *Le Daim* et *Mandibules*.

CLAIRE CATHERINE comédienne

Elle suit une formation d'art dramatique au Cours Florent, en travaillant notamment sous la direction de Régine Menaug Cendre et Marc Voisin, avant d'intégrer l'école Auvray - Nauroy où elle reçoit l'enseignement, entre autres, de Stéphane Auvray-Nauroy et Eram Sobhani. Dans le cadre de sa formation à L'École du Nord, elle travaille sous la direction de Cécile Garcia Fogel le rôle de Clytemnestre, celui d'Armande (*Les Femmes savantes* de Molière) et d'Imogène (*Cymbeline* de Shakespeare), avec Alain Françon sur *Botho Strauss*, et avec Frédéric Fisbach sur le rôle de Violaine dans *L'Annonce faite à Marie*. Elle est également marquée par le travail sur le rythme et l'écoute effectué avec Maguy Marin, et par le projet des *Croquis de Voyage*.

MORGANE EL AYOUBI comédienne

Après le conservatoire régional de Lille, elle intègre la Sorbonne-Nouvelle ainsi que le Conservatoire du IX^{ème} arrondissement sous l'oeil de Jean-Marc Popower.

En 2015, elle participe à la création de *Si bleue, Si bleue, la mer* de Nis-Momme Stockmann mis en scène par Arnel Veilhan. Durant sa formation à l'Ecole du Nord (15-18), elle reçoit l'enseignement de Christophe Rauck, Cécile Garcia Fogel, Alain Françon, Guillaume Lévêque, Frédéric Fisbach, Julie Duclos sur Kliniken de Lars Noren. Elle écrit et met en scène, sous l'oeil de Cécile Garcia Fogel et Jean-Pierre Thibaudat, son seul en scène // *Croquis de voyage*. En 2018, elle travaille sur un projet avec Lucas Samain et Etienne Toqué qui sera présenté au Festival Les Effusions (Normandie).

CYRIL METZGER comédien

Après un diplôme pré-professionnel d'art dramatique, il intègre l'Ecole du Nord en 2015 où il joue dans *Le Soulier de Satin*, Paul Claudel mise en scène de J-P. Garnier, dans *Kroum l'ectoplasme*, Hanokh Levin mise en scène de Christophe Rauck- dans *Les Enfants*, Lucas Samain mise en scène d'Emmanuel Meirieu. Depuis sa sortie, il joue dans *Love Me Tender*, une adaptation des nouvelles de R. Carver mise en scène de Guillaume Vincent au Théâtre des Bouffes du Nord ; *Le Pays lointain (Un Arrangement)*, d'après Jean-Luc Lagarce, mis en scène par Christophe Rauck ; *Croquis de voyage*, création d'un solo basé sur une expérience de voyage en solitaire en Europe (2017) et *Tribu*, mis en scène par Coralie Vollichard.

ETIENNE TOQUE comédien

Etienne Toqué débute en 2012 une formation au conservatoire de Clamart, en parallèle d'une licence en théâtre à la Sorbonne-Nouvelle, où il reçoit l'enseignement de Céline Carrère, Lionel Erpelding et Luc Laporte. Il intègre en 2013 le Studio de Formation Théâtrale à Vitry-sur-Seine dirigé par Florian Sitbon.

Il travaille avec Nadine Darmon, Vincent Debost, Élisabeth Tamaris, Élisabeth Mazev, David Nunes, Flore Lefebvre des Noëttes. Il rejoint la 5^e promotion de l'Ecole du Nord (2015) et approfondit ses recherches au travers des nombreux stages dirigés par Christophe Rauck, Cécile Garcia Fogel, Alain Françon, Julie Duclos, Jean-Pierre Garnier, Frédéric Fisbach, Gilles Defacque (clown), Bérangère Vantusso (marionnette) ou encore Maguy Marin (conscience du corps et du rythme). Ses deux voyages à Moscou et en Albanie, réalisés au cours de son cursus à l'Ecole du Nord ont été des moments extrêmement forts de sa formation. Il prépare actuellement un spectacle avec Morgane El Ayoubi et Lucas Samain qui sera présenté au festival Les Effusions en septembre 2018.

Le Trident Scène nationale de Cherbourg en Cotentin
Place du Général de Gaulle
BP 807
Cherbourg Octeville
50108 Cherbourg en Cotentin cedex
T +33 (0)2 33 88 55 50
F + 33 (0)2 33 88 55 59
Location +33 (0)2 33 88 55 55

laboite@trident-sn.com
www.trident-scenenationale.com

Relations avec le public

T +33 (0)2 33 88 54 68 / 06 70 78 23 22
Isabelle Charpentier ic@trident-sn.com
T +33 (0)2 33 88 55 58 / 07 87 28 77 43
Nadège Henry nh@trident-sn.com

Coordination en milieu pénitentiaire & jeune public

T +33 (0)2 33 88 54 67 / 06 73 25 51 03
Cécile Garin cc@trident-sn.com

Secrétariat réservations primaires et maternelles

T +33 (0)2 33 88 55 50
Nathalie Auzeral na@trident-sn.com

Informations & communication

T +33 (0)2 33 88 54 65
Murièle Bosse-Platière mbp@trident-sn.com / presse & médias M +33 (0)6 72 65 83 37
T +33 (0)2 33 88 54 66
Geneviève Poirier gp@trident-sn.com